

UNE CRITIQUE SOCIALE SUBVERSIVE AUX ORIGINES DE LA GESTALT-THÉRAPIE

Le texte de Paul Goodman qui va suivre ainsi que la présentation ci-dessous qui le précède ont initialement été proposés à la Revue Gestalt qui les ont trouvés très intéressants d'un point de vue historique. Cependant le comité de lecture a estimé que ce document était beaucoup trop long par rapport à la taille usuelle des articles acceptés. Il a donc été convenu que seule l'introduction - un peu plus étoffée - serait publiée dans la Revue assortie d'un lien internet sur le texte de Paul Goodman qui, lui, serait publié sur le site de l'IDeT.

Un peu d'histoire

Le texte qui suit cette introduction a été écrit par Paul Goodman. Il donne à voir un jeune homme de 33 ans dans ses premières réflexions publiques sur la psychothérapie. Il est paru dans la revue américaine « Politics » en juillet 1945, à la fin de la guerre. C'est une période difficile pour Paul Goodman. En effet son rejet de la rhétorique guerrière et de la doxa militariste qui régnait aux Etats Unis à cette époque lui avait valu de nombreux refus de publication, la plupart des magazines de gauche ayant épousé les thèses patriotiques. Ce texte, lui aussi très polémique mais circonscrit à la psychanalyse et à la psychothérapie, a heureusement pu paraître. Heureusement, dis-je, car il a conditionné et préparé la naissance de la Gestalt-thérapie...

Ce texte a immédiatement provoqué une violente réaction de deux sociologues de la nouvelle gauche américaine d'alors, C. Wrights Mills et Patricia Salter, dans le numéro suivant de Politics. La polémique se clôturera dans le numéro d'octobre 1945 par une réplique de Paul Goodman.

En 1991, bien après le décès de Paul Goodman, ce texte et cette polémique ont été repris et intégrés par Taylor Stoehr dans la première édition de « Nature Heals » préfacée par Michael Vincent Miller.

Cet article est ainsi important à plusieurs titres. Tout d'abord, comme dit Miller, « son attaque contre les psychanalystes révisionnistes - Horney et Fromm - est un magnifique argumentaire sur les relations entre la vie instinctive humaine, la psychothérapie et l'ordre social, et il est dévastateur pour ses cibles ». Par ailleurs la polémique que cet article a provoquée fait partie des débats importants de la vie intellectuelle américaine du XXIème siècle.

Ensuite souvenons-nous que c'est la lecture de cet article et de cette polémique à Johannesburg par les Perls, qui les a convaincus de l'intérêt de collaborer avec Goodman. C'est ainsi que Fritz, quelque temps après son arrivée à New York en 1946 ira rencontrer Paul. Cette rencontre entre un psychiatre psychanalyste dissident et un gauchiste intellectuel marginal et brillant, tous deux avides de reconnaissance, n'allait pas soi. Mais Fritz le clinicien avait besoin de Paul le théoricien et Paul de son côté avait besoin de soutien pour se socialiser, ce qu'il trouvera avec Laura. Leur collaboration conduira quelques années plus tard à la naissance de la Gestalt-thérapie...

Enfin cet article donne clairement à voir le fond politique sur lequel s'appuie Goodman pour penser la psychothérapie, fond sur lequel il s'appuiera par la suite pour élaborer « Gestalt Therapy: Excitement and Growth in the Human Personality », l'ouvrage princeps de notre modalité.

Pour toutes ces raisons il m'a paru important d'exhumer cet article et de le mettre à disposition de la communauté gestaltiste francophone. En voici une brève introduction.

Social: La psychothérapie comme potentiel de désobéissance et outil de libération sociale.

Ce texte nous apprend donc comment Goodman, six ans avant la rédaction du PHG, conçoit la psychothérapie. Il a une connaissance intellectuelle approfondie de la psychanalyse dans toute sa diversité (pratiquement la seule thérapie à l'époque) et il l'appréhende et la situe, tout comme Freud lui-même, avant tout dans une perspective de transformation sociale. Il ne s'agit pas tant, pour lui, de soulager d'abord la souffrance individuelle - avec le risque corrélatif de ne s'inscrire que dans une perspective d'ajustement de l'individu aux exigences du système social et « industriel » - que, à l'inverse, de dégager l'individu de son assujettissement au système en libérant chez lui la puissance instinctuelle qui lui permettra de s'orienter selon ses propres aspirations.

Permettre à l'individu de faire des choix et donc de pouvoir aller à l'encontre des exigences du système, c'est non pas le pousser nécessairement à la désobéissance mais lui faire recouvrer la possibilité de le faire. Paul Goodman, à la suite de Freud puis de Reich, en n'inscrivant pas la psychothérapie au sein du système économique et social mais dans une position d'extériorité critique, l'établit donc comme fondamentalement subversive.

Nature: Le Ça au coeur du changement

On aperçoit aussi très bien dans ce texte comment la conception de Goodman s'appuie sur une anthropologie naturaliste. Dans sa perspective, la nature humaine est constituée avant tout par le fond pulsionnel et instinctuel de l'homme individuel que la société et la culture de notre temps recouvrent, canalisent et, trop souvent et de façon trop importante, étouffent. La nature - et les instincts dont elle nous a dotés - sont à la base de la théorisation de Goodman. Il s'agit alors non pas de rejeter le système économique et social et l'ensemble de ses exigences - car Goodman a conscience des besoins humains de sociabilité et s'efforce en permanence à développer une pensée non binaire et non dualisante - mais de trouver un nouvel équilibre entre d'une part les contraintes culturelles qui font de nous des êtres sociaux et, d'autre part, ce fond naturel et essentiel qui fait de nous des êtres vivants et créateurs. Ce qui a pour signification clinique que lorsque cette socialisation produit trop de mal-être, autrement dit - dans les termes de la perspective freudienne proposée dans le texte - qu'elle absorbe trop d'énergie psychique à son profit, alors il faut prendre le parti des instincts. Ce qui signifie utiliser la psychothérapie pour ré-allouer à l'épanouissement individuel une part suffisamment conséquente de cette énergie...

Théorie: un cadre général pour la Gestalt-thérapie à venir

Ce texte présente ainsi les premiers linéaments du cadre général dans lequel se développera la théorie ultérieure de la Gestalt-thérapie: anthropologie optimiste et naturaliste, psychothérapie comme soutien du Ça (vie instinctuelle, « fonction ça ») en vue du dégagement des introjects sociaux étouffants ou aliénants et affirmation du choix et de la responsabilité individuelle (« fonction moi »).

C'est au sein de cette perspective qu'en 1951 le livre fondateur « Gestalt Therapy - Excitement and Growth in the Human Personality » (le PHG) développera par la suite des notions novatrices favorisant le holisme du regard et la non-dichotomisation de la pensée. Ainsi du contact comme « réalité première », de champ « organisme-environnement », du self comme opérateur de la « frontière-contact » et du rapport « figure-fond » évoluant au fil de la « séquence de contact »... Ce seront ces bases qui permettront ensuite à la théorie et à la clinique de la Gestalt-thérapie de développer la perspective de champ dans laquelle il est possible de s'appuyer sur le fond indifférencié à partir duquel client et thérapeute apparaissent l'un à l'autre.

Clinique: la relation thérapeute-patient escamotée

Mais on remarquera aussi, dans le point de vue exclusivement social que pose Goodman sur la thérapie dans son article de 1945, qu'on ne trouve le mot transfert qu'une seule fois (au début du premier paragraphe de la section 1) sans d'ailleurs qu'il réfère le moins du monde au phénomène que ce mot désigne et que le mot « contre-transfert » est totalement absent. C'est à dire que la problématique centrale qui agite les théoriciens de la psychanalyse de l'époque - à savoir l'usage du contre-transfert et le fait de savoir s'il existe une forme de relation du patient avec l'analyste qui ne soit pas transférentielle - passe complètement inaperçue de Paul Goodman. Ce qui n'est probablement pas sans rapport avec le fait que, jusqu'à son travail avec Laura, il n'a aucune expérience directe de la thérapie à l'exception d'une espèce singulière d'auto-analyse solitaire, signant ainsi - à mon avis - une difficulté à passer par la dépendance et l'hétéronomie. Difficulté que je serais tenté de mettre en lien avec son histoire personnelle d'une complète absence de père...

Comme les praticiens de la Gestalt-thérapie l'auront remarqué, la question de la relation brille aussi par son absence dans le PHG lui-même. On comprend alors pourquoi certains de nos collègues se sont tournés vers la psychanalyse des relations d'objet et aussi, du même coup, pourquoi la relation est devenue un axe théorique et clinique essentiel dans les nouvelles perspectives qui s'élaborent actuellement autour de la théorie du champ.

Paul Goodman: la désobéissance au monde comme il va

Enfin, pour terminer cette brève introduction, ce texte vif, assez foutraque mais traversé de lueurs profondes et d'une tonalité combative, donne à sentir un Paul Goodman rempli d'affects puissants. On y ressent bien l'importance qu'il donne aux émotions et aux pulsions. Même s'il concède qu'il faut canaliser l'énergie dont ces dernières sont porteuses, cette même énergie - déliée des carcans sociaux et des introjects - est pour lui à la base de tout processus créatif et de tout processus de changement individuel et collectif.

Car la foi vigoureuse que Paul Goodman met ostensiblement dans la nature instinctuelle de l'homme me semble porter bien au delà du seul individu. Elle parle pour la crise de notre temps. Je crois qu'il ne manquerait pas de nous dire aujourd'hui que notre civilisation ne se sortira pas de l'assassinat des éco-systèmes qu'elle est train de commettre par plus de « civilisation » c'est à dire par plus de consignes, de techniques et d'introjects qui mettraient notre nature animale sous un contrôle encore plus féroce. C'est au contraire à nous libérer des poisons de la possession et de la domination qui sont à la source de l'écocide planétaire que nous devons nous atteler. Et cela nécessite un rééquilibrage radical, c'est à dire avant tout l'acceptation profonde et effective des parties instinctives qui sont aliénées. Cela inclut l'amour de l'autre, le refus de la soumission et le besoin de coopération amicale avec tous les vivants.

Nous découvrons ainsi un Paul Goodman brouillon, brillant, vibrant, indigné et généreux, grand admirateur d'un Freud qu'il critique néanmoins (transfert?...), passionnément attaché à l'émancipation de ses contemporains, refusant de se soumettre à l'état du monde comme il va, et luttant avec l'écriture et le discours au nom de l'amour et de la liberté...

Ne sommes-nous pas alors tentés de nous accorder avec lui et d'affirmer qu'il doit rester en l'homme une part sauvage qui ne soit pas totalement subjuguée et domestiquée par le système social et qui soit donc capable de se différencier de la doxa et autres discours officiels et d'entrer dans une authentique désobéissance ?

Bonne lecture !

Vincent Béja

.Article de Paul Goodman,
paru dans le numéro de juillet 1945 de la revue mensuelle américaine POLITICS sous le titre:
« The Political Meaning of Some Recent Revisions of Freud » (Traduction Vincent Béja)

les caractères bleus dans les titres de l'article qui suit ont été ajoutés par le traducteur à l'article original.

La signification politique de certaines révisions récentes de Freud

Note de l'auteur : Dans les remarques suivantes, j'espère pouvoir continuer à différencier les jugements qui dépendent d'une conscience sociale et culturelle générale de ceux qui nécessitent une expérience clinique spéciale, que je n'ai pas. Je ne suis pas psychanalyste. Mais le rôle social de l'analyse a récemment pris une telle importance, et les nouvelles révisions de la doctrine freudienne sont si politiquement tendancieuses - principalement à droite mais, dans un excellent cas (Reich), à gauche - que je pense que les lecteurs de ce magazine devraient être informés de ce qui est en jeu. - P.G.

Il y a au moins quatre causes à l'énorme intérêt actuel pour le rôle social de la psychothérapie.

- (1) Le nombre stupéfiant de réformés de la conscription pour raisons psychologiques, tant avant l'incorporation dans l'armée qu'après ; et le nombre encore plus grand de ceux qui souffrent ou souffriront de ce qu'on appelle maintenant par euphémisme la « névrose de guerre ».
- (2) La réflexion conséquente sur les conditions d'existence en temps de paix qui génèrent la "personnalité névrotique de notre temps."
- (3) La fabrication d'une propagande de guerre psychologique à usage intérieur et extérieur, d'où les études sur la "structure du caractère des Japonais", etc.
- (4) Et plus spécialement, la tentative d'analyse, notamment par des réfugiés d'Europe centrale, du cadre psychologique de l'État nazi.

Ces causes ont donné lieu à de nouvelles pratiques et à de nouvelles théories. Ce qui est alarmant, ce n'est pas leur déviance par rapport à la sociologie freudienne orthodoxe et à sa politique implicite qui contient beaucoup de choses défectueuses, mais le fait que la plupart de ces déviations conduisent petit à petit vers une psychologie de l'ajustement social non révolutionnaire qui est

précisément l'idéal politique (mais en aucun cas l'action politique) du New Deal¹, du Plan Beveridge², du Stalinisme³, etc.

1

Exposé du problème: thérapiser les masses ou changer la société?

Tout d'abord, brièvement, à propos des nouvelles pratiques, je voudrais commenter un article récent de Franz Alexander, directeur de l'Institut orthodoxe de psychanalyse de Chicago (in "New Perspectives in Psychotherapy", 1945). Le Dr Alexander trouve que « *particulièrement pour les nouveaux cas aigus émergents, des méthodes plus brèves de psychothérapie peuvent être utilisées avec succès* », par exemple par une fréquence moindre d'entretiens au lieu des deux années orthodoxes d'analyse quotidienne. Cela signifie, bien sûr, qu'il faut renoncer au souvenir infantile. Le médecin lui substituerait « *l'entraînement émotionnel du Moi* » qui « *a lieu dans cette interrelation personnelle expérimentale entre le patient et le médecin qui est appelée transfert* ». « *Le but de la psychothérapie est d'accroître l'efficacité du Moi dans l'accomplissement de sa tâche consistant à trouver pour les besoins subjectifs d'une personne une satisfaction qui soit en harmonie avec les normes et les idéaux de cette dernière et avec les conditions existantes.* » (Le même renoncement à la remémoration infantile ainsi qu'une intervention encore plus forte de l'analyste, sont a fortiori préconisés par ceux qui révisent la théorie comme la pratique).

Cette position n'est certainement pas freudienne. « *Il est absurde, disait Freud dans sa dernière œuvre majeure, de soutenir que l'on pratique la psychanalyse si l'on exclut de son investigation ces périodes précoces de la vie* » (Freud; 1939; p114). Ces thérapeutes, encore une fois, qui soulignent le rôle de l'analyste et fondent encore leur traitement sur le suivi des résistances, mais qui insistent sur la primauté de la gratification instinctive, insistent aussi sur la primauté de la scène infantile. Je doute fort que Freud aurait désigné la gratification instinctive par le terme des "besoins subjectifs d'une personne". Et, si ma compréhension est bonne, le but du souvenir infantile n'est pas simplement de vivre la détresse émotionnelle impliquée dans les associations précoces, mais aussi de donner au Moi, par la compréhension, un contrôle de ces associations, afin de pouvoir ensuite affronter la situation existante sans entrave, les pulsions instinctives faisant partie de la situation objective. (Que ce contrôle constitue ou non une cure reste une question.) Il n'est ici pas question d'"harmonie", mais de choix éclairé et, si nécessaire, de lutte. Et c'est justement ce concept d'harmonie entre la personnalité subjective et les conditions objectives que nous aborderons bientôt dans toutes ses implications politiques.

¹ NDT - Le New Deal est programme de gouvernement contenu dans le discours de Franklin D. Roosevelt lors de son investiture à la candidature démocrate en juin 1932. Il s'y oppose à la politique du « laisser faire » de H. Hoover, le président sortant des Etats Unis et propose de mettre en oeuvre de nombreuses mesures de régulation économique au profit du monde ouvrier que la Grande Dépression avait profondément fragilisé

² NDT - Le rapport Beveridge, publié en novembre 1942 sous l'égide de la coalition gouvernementale des travaillistes et des conservateurs a servi de base aux réformes d'après-guerre connues sous le nom d'État-providence, qui comprennent l'extension de la National Insurance et la création du National Health Service. Il voulait lutter contre les « 5 géants sur le chemin de la reconstruction » que sont « le manque, la maladie, l'ignorance, la misère et l'oïveté »...

³ NDT - Le stalinisme est le mode de gouvernement marxiste-léniniste mis en oeuvre en Union soviétique (URSS) de 1927 à 1953 par Joseph Staline par les moyens suivants: la création d'un État policier totalitaire à parti unique, une industrialisation rapide, la collectivisation de l'agriculture, l'intensification du conflit de classe, le culte de la personnalité et la subordination des intérêts des partis communistes étrangers à ceux du Parti communiste de l'Union soviétique.

Mais le véritable problème que pose l'argument du Dr Alexander réside dans les raisons sociales qu'il invoque pour justifier un traitement plus bref.

- Tout d'abord, dit-il, ces cas de troubles émotionnels et d'instabilité se promènent dans la vie active sous la forme de contremaîtres, d'ouvriers, d'hommes d'État, d'avocats, etc. etc. et ont « *un effet incalculable sur la société* ».
- Deuxièmement, « *la vie à l'ère de la machine devient de plus en plus complexe* », créant un conflit insupportable entre l'interdépendance d'une part et la rivalité compétitive d'autre part ; par conséquent, « *aider l'homme contemporain à trouver sa place dans cette structure sans en être victime... est la grande fonction future de la psychiatrie* ».
- Troisièmement, face à l'imminence de la survenue en masse de ces cas, si le thérapeute qualifié n'acquiert pas « *des méthodes applicables à grande échelle...* », on va vers un fiasco de première grandeur.

Peut-on tirer d'autre conclusion de ce raisonnement que le but de la thérapie en est le bon fonctionnement de la machine sociale telle qu'elle existe? Quelle proposition fantastique, lorsqu'une société crée des tensions émotionnelles, de réorienter non pas la société mais les personnes ! Comme s'il était en effet possible de changer les personnes sans changer l'organisation du quotidien et donc à la fois les relations économiques et la nature du travail. Et quel nom familier donnerons-nous à une "thérapie" qui prétend créer l'harmonie à l'échelle de la masse ? Je suppose que le Dr Alexander ne sait pas vraiment ce qu'il affirme.

Le besoin existe bel et bien pour des millions de personnes - et il y a, par exemple, 250 analystes freudiens en tout et pour tout aux États-Unis ! Même avec toutes les écoles de psychiatrie et toutes les nouvelles méthodes que vous voudrez (y compris la narco-synthèse de l'armée), il y aura bel et bien un fiasco ; mais une société qui s'est fourvoyée dans deux guerres mondiales est habituée aux fiascos. Qui peut nier que la seule méthode de masse pratique consiste à attaquer les institutions et les mœurs inhibitrices et à donner à notre génération malade, sinon une ère de paix, du moins une guerre de libération ?

2

Le révisionnisme de Fromm et Horney: l'abandon des instincts au profit d'un conformisme social

Passons maintenant à un nouveau révisionnisme théorique prôné surtout par Karen Horney et influencé intellectuellement par Erich Fromm. Beaucoup des propositions de cette école ressemblent à l'ancienne déviation d'Adler, mais leur principe est différent et leurs conclusions, comme j'espère le montrer, visent à s'adapter non pas tant à la société existante qu'au type de sociolâtrie rationalisée vers laquelle se dirigent les nations impérialistes dans leur politique intérieure. (Permettez-moi de réintroduire le terme d'Auguste Comte de sociolâtrie - c'est-à-dire de "religion de la société" - pour désigner la manière dont les énergies naturelles sont absorbées, sublimées et verbalement gratifiées dans nos États industriels corporatifs⁴).

Pour énoncer leur position de la manière la plus générale, Horney et Fromm diminuent le rôle des pulsions instinctives jusqu'au point de les faire disparaître ; ils trouvent que le caractère reflète directement le modèle social et que la source de la névrose est "l'autorité irrationnelle" ; ils

⁴ NDT - corporatif est un terme anglais qu'emploie Goodman pour désigner le fait que l'Etat est structuré par les intérêts privés, c'est à dire les différentes grandes entreprises et leurs actionnaires.

expliquent l'anxiété, qu'ils considèrent avec les Freudiens comme le point central de la névrose, uniquement comme la peur d'une telle autorité ; et ils considèrent la santé mentale comme l'action "libre" et "spontanée" de la "personnalité". J'essaierai de montrer que, d'un point de vue révolutionnaire, même si les slogans politiques résultant de cette position semblent imparables - de sorte que même de solides anarchistes comme Herbert Read s'y sont laissés prendre - ils sont de pure forme ; ils ont été privés de tout dynamisme psychique ; et lorsque nous examinons les applications sociales concrètes pour trouver un contenu à ces formes, nous ne trouvons rien d'autre qu'un New Deal à l'eau de rose, en temps de paix comme en temps de guerre.

Tant Fromm que Horney en sont encore au stade où ils trouvent nécessaire de montrer encore et encore où Freud est dans l'erreur. En résumé, pour eux, (Fromm, 1941; p.290 et suivantes; Horney, 1937) :

- (1) Freud était trop axé sur la biologie pour comprendre que des modèles culturels différents conduisent à des structures de caractère différentes.
- (2) Il était physiologique et hédoniste et ramenait tout aux plaisirs et aux frustrations.
- (3) Il était individualiste et considérait l'homme comme « *essentiellement autosuffisant et n'ayant que secondairement besoin des autres pour satisfaire ses besoins instinctifs* ». Mais « *la psychologie individuelle est fondamentalement une psychologie sociale - la psychologie, comme dirait Sullivan, des relations interpersonnelles.* »
- (4) Freud a mal interprété la relation entre la structure caractérielle et la vie infantile, les zones érogènes, etc. lorsqu'il a pensé que la seconde causait la première. (Sur la base de cette critique, Fromm et Horney rejettent l'importance de la sexualité infantile, le complexe d'Œdipe sexuel, la caractérologie freudienne et l'analyse des perversions, la remémoration thérapeutique, l'appareil psychique du Ça et du Moi, la théorie de la libido, l'importance de l'inconscient chez les personnes en bonne santé, etc. Pourtant, ils insistent encore sur le fait que Freud est leur grand inspirateur...)

Sans suivre Freud dans tous les détails, je pense que l'on peut montrer que chaque partie de cette accusation générale est soit fautive, soit absurde. Mais le résultat est que, après tous les retranchements et les rejets, Horney et Fromm commencent leur propre élaboration sur la base résiduelle suivante :

- (1) D'une part, ce qui reste des instincts est très affaibli ; dans un passage remarquable, Karen Horney "assimile" les "instincts freudiens" à ce qu'elle appelle les "tendances névrotiques"(Horney, 1937; p. 77).
- (2) Mais d'autre part, il existe une "personnalité" apparemment surgie de nulle part - car je ne pense pas que quiconque puisse dire d'un enfant encore sans parole qu'il ait une personnalité - et pourtant ils rejettent la méticuleuse histoire freudienne de la formation de la personnalité à partir des données de la préhistoire et du berceau.

Maintenant, Horney et Fromm, - ce dernier particulièrement affecté par les souvenirs du nazisme - se tournent vers la personnalité névrotique de notre époque, et ils trouvent son origine dans l'autorité "irrationnelle".

Les menaces de l'autorité "irrationnelle" mettent la "personnalité" dans la crainte de s'exprimer ; cela suscite l'anxiété ; et le comportement ultérieur est une tentative de regagner la sécurité par divers moyens, par exemple la soumission, la volonté de puissance, la compétitivité, le renoncement, la souffrance, etc ⁵ . Je cite:

Freud affirme que le complexe d'Œdipe doit être considéré à juste titre comme le noyau de la névrose. Je crois que cette affirmation est la plus fondamentale qui puisse être

⁵ Ces dispositifs pour retrouver la sécurité constituent les chapitres successifs de K.Horney "The Neurotic Personality of our Time" (1937)

faites sur l'origine de la névrose, mais je pense qu'elle doit être nuancée et réinterprétée dans un cadre de référence différent de celui que Freud avait en tête. Ce que Freud voulait dire par là, c'est qu'à cause du désir sexuel que le petit garçon, disons, éprouve pour sa mère, il devient le rival de son père, et le développement névrotique consiste à ne pas réussir à gérer de façon satisfaisante l'anxiété enracinée dans cette rivalité. Je crois que Freud a touché la racine la plus profonde de la névrose en mettant en évidence le conflit entre l'enfant et l'autorité parentale et l'incapacité de l'enfant à résoudre ce conflit de façon satisfaisante.

Mais je ne pense pas que ce conflit soit provoqué par la rivalité sexuelle, mais qu'il résulte de la réaction de l'enfant à la pression de l'autorité parentale, de la peur qu'il en a et de sa soumission à cette autorité. Avant de développer ce point, je voudrais différencier deux types d'autorité. L'une est objective, fondée sur la compétence de la personne en position d'autorité à fonctionner correctement par rapport à la tâche de guidance qu'elle doit accomplir. Ce type d'autorité peut être appelé autorité rationnelle. A l'opposé, il y a ce que l'on peut appeler l'autorité irrationnelle, qui est fondée sur le pouvoir que l'autorité a sur ceux qui lui sont soumis et sur la peur et la crainte avec lesquelles ces derniers lui rendent la pareille (Fromm, 1944, p. 381).

Mais pourquoi l'enfant craint-il l'autorité parentale, sinon parce qu'il est privé de quelque chose ? Ce dont il est privé, c'est de bénéficier d'une attention continue, d'être allaité selon son besoin, de pouvoir hurler, de déféquer immédiatement, de pouvoir être continuellement présent et indiscret, de pouvoir (plus tard) se masturber, etc. Tout cela est le moteur du complexe d'Œdipe, mais c'est la vie instinctive dont ces auteurs se détournent résolument. Pour Freud, la "racine" n'est pas dans la rivalité, mais dans le refoulement, comme le prouve son affirmation répétée que dans toute psychonévrose il y a un noyau de *névrose-actuelle*, terme appliqué à l'angoisse qui est la transformation directe de la libido refoulée (Freud, 1933, p. 165). Prenons un enfant qui pique une colère : dira-t-on qu'il s'agit de peur ou de rage face à la frustration ? C'est simplement l'énergie de la frustration qui explique l'énergie de la peur. On ne voit pas qu'un petit enfant ait plus peur d'un grand homme à la voix rauque que d'un arbre, à moins qu'il n'en vienne à en associer l'image à une privation. Le névrosé, dit Horney dans un passage typique, cherche désespérément à être aimé parce qu'il pense que si vous l'aimez, alors vous ne lui ferez pas de mal (Horney, 1937, p. 96). Oui, dit Freud, mais c'est parce qu'à l'origine c'est le fait qu'on ne l'aimait pas qui l'a blessé, et maintenant il essaie non seulement d'être en sécurité, mais plus encore de compenser la privation passée.

Si ce dont hérite l'enfant, comme je l'ai dit, est coloré socialement de part en part - et cela doit découler du fait que l'enfant humain est si longtemps sans défense et qu'il a pourtant réussi à survivre - alors chaque retrait d'amour ou d'attention doit gravement blesser non pas la personnalité (qui vient plus tard) mais l'ensemble des instincts. C'est exactement ce que Freud exprime lorsqu'il dit qu'un très grand nombre d'instincts sont érotiques ; l'éros est l'impulsion de l'union d'objet avant même l'organisation du Moi.

La personnalité libre de l'enfant, disent Horney et Fromm, est mise en danger par l'autorité irrationnelle, donc il est anxieux. Au contraire, dit Freud, il n'y a pas encore de personnalité définie, mais les privations sont inévitables de la part de toute autorité, qu'elle soit rationnelle ou non et qu'elle s'incarne dans des personnes uniques ou non ; le résultat de ces mêmes privations est que maintenant le Moi, se retranchant pour éviter de nouvelles souffrances, se constitue en système fermé contre les instincts en les réprimant. Jusqu'à présent, le Moi était une partie du Ça, il était l'agent, l'artiste, l'informateur et l'interprète social des instincts : c'est "la force du Moi" (Freud, 1926, p. 29)⁶. Maintenant, ayant refoulé les instincts, et surtout lorsqu'il a incorporé l'autorité extérieure en lui-même (le Surmoi, héritier du complexe d'Œdipe), il craint les instincts

⁶ NDT: Goodman fait ici référence à l'ouvrage de Freud « *Inhibitions, symptômes et Anxiété* » (1926) mais dont la première traduction anglaise s'est effectuée sous le titre « *Problem of Anxiety* »

qui lui sont étrangers : c'est "la faiblesse du Moi". « *L'angoisse névrotique est la menace que font peser sur le Moi les instincts qui se libèrent de la répression* ».

Selon Fromm, l'obstacle à la santé psychologique générale est la présence, dans la famille et la culture, d'une autorité irrationnelle. Selon Freud, l'obstacle est la présence, dans toute civilisation - c'est ce qu'il pense - de la privation instinctive.

2(a) La "personnalité libre" comme unité sociale

Qu'est-ce donc que la santé mentale ? Pratiquement, selon Freud, c'est l'ouverture du Moi, et le relâchement des exigences du Surmoi, suffisamment pour en arriver à reconnaître comme sien l'instinct irréprouvable. Idéalement - mais je ne me souviens pas que Freud aille aussi loin - ce serait l'ouverture et la flexibilité du Moi pour reconnaître toute demande de l'inconscient et statuer sur ses revendications, en se rappelant toujours qu'il n'est qu'un agent.

Selon Fromm et Horney, la santé mentale est avant tout l'absence d'autorité irrationnelle ; ce qui est alors donné, c'est une "personnalité indépendante", une "structure de caractère libre." Comme je ne suis pas sûr de ce que cela signifie et comme c'est le point de départ de leur philosophie sociale, permettez-moi de citer quelques descriptions supplémentaires. C'est « *une personne qui s'est émancipée de l'autorité oppressante, qui ne se soumet pas et qui n'est pas un automate se conformant aux attentes des autres ; elle a atteint la force et l'intégration pour être elle-même* » (Fromm, 1942). Elle a « *une conviction et une capacité d'adaptation à l'environnement et à la société* » (ibid.). Elle a « *la conviction de sa propre intégrité et donc de son identité, fondée sur un moi unique et indestructible parce qu'il est enraciné dans son propre acte d'être authentique et "original"* » (Ibid.) (N'est-ce pas du narcissisme ?). « *La plus grande force de l'individu est fondée sur le maximum d'intégration de sa personnalité, ce qui signifie aussi le maximum de transparence envers lui-même* » (Fromm, 1941, p. 249). Elle est spontanée : « *L'activité spontanée est une activité libre du moi. . . . L'activité spontanée n'est possible que si l'homme ne réprime pas des parties de son moi, que s'il est devenu transparent à lui-même* » (Ibid., p. 258). (Doit-on conclure de ces phrases que la personne libre n'a pas d'inconscient ? C'est bien la fin de la psychanalyse). Comme exemples de structure caractérielle libre, Fromm mentionne les artistes et les enfants désinhibés ; mais ces exemples sont grotesques : quel artiste dirait que son travail quand il est bon est son œuvre ou que, en tant que créateur, il est transparent à lui-même ? Et quoi de plus clair, dans le comportement d'un enfant, qu'il surgit de l'inconscient et n'est pas "intégré" ?

Et si le Ça, avec son insondable obscurité, est absent de l'appareil psychique de la personnalité libre, d'où proviendra alors le contenu - et non la forme - de la spontanéité ? En termes freudiens, la spontanéité - par exemple l'esprit spontané - est l'émergence de contenus du Ça appelés par une réalité objective et la transformant (Freud, 1916, Ch. 6)⁷ ; c'est un processus familier à tout artiste. Mais la "personnalité libre" est connue de part en part.

« *Une structure de caractère fondée sur la liberté* ». Il semble maintenant évident, tant pour Horney que pour Fromm, qu'une structure caractérielle et ses attitudes puissent être définies indépendamment des causes passées (par exemple, sadique-anal) ; et tout aussi indépendamment des actes présents ; ainsi, « *l'amour est une qualité persistante dans une personnalité qui, dans ses manifestations, se réfère à certains "objets" mais qui n'est pas amenée à l'existence par ces objets* » (Fromm, 1942). Alors, sans causes ni effets, qu'est-ce que le caractère libre en tant que tel ? Il est libre, spontané, capable d'amour et de productivité ; il peut promettre et contracter ; il est imprégné de foi rationnelle. La liberté, c'est dépendre de soi-même. Et la spontanéité, c'est être soi-même.

⁷ NDT: Goodman fait ici référence à l'ouvrage de Freud « *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* » (1905) tandis que la traduction anglaise à laquelle il se réfère est « *On Wit* » (Sur le trait d'esprit) paru en 1916.

L'amour est « *l'affirmation passionnée d'un autre sur une base d'égalité avec un respect mutuel pour l'intégrité de chacun* » (Ibid.) : cela ne ressemble-t-il pas à s'aimer soi-même ? (Au cas où le lecteur trouverait ce paragraphe injuste, qu'il réfléchisse à cette phrase de Horney : « *D'une manière générale, le désir de se rassurer non seulement peut être aussi fort que les pulsions instinctives, mais peut donner une satisfaction tout aussi forte* » (Horney, 1937, p. 105), c'est-à-dire que la satisfaction qu'il procure est de l'ordre de l'orgasme. Pourrait-on éviter de donner à un objet narcissique le nom de "personnalité" ?). Mais sur quoi d'autre pourrait se cristalliser l'amour si nous avons coupé l'arc qui va du passé inconnu au présent en passant par le moi ? Promettre, c'est rester identique à soi-même. Ah! mais l'objet propre de la foi rationnelle est le triomphe des idéaux démocratiques !

Ce qui serait l'unité élémentaire d'une société libre, ce serait donc cette personnalité indépendante, cette liberté pure, absolument sans passé ni présent, que ne caractérisent ni les traits corporels ni l'expérience sociale, sans inconscient et transparente de part en part, dotée d'une collection très mince d'instincts (car les instincts "freudiens" sont des tendances névrotiques) ? De quel contenu doit-on remplir cette négation ?

2(b) "Autorité rationnelle" et "idéaux démocratiques".

Venons-en à l'autorité rationnelle qui est congénitale à la structure de caractère libre. Elle est « *objective, fondée sur la compétence de la personne en autorité à fonctionner correctement par rapport à la tâche de guidance qu'elle doit accomplir* ». L'acceptation, par l'individu à la personnalité libre, de ce leadership s'ancre dans « *la conviction fondée sur la propre réflexion et sa propre évaluation critique des idées présentées* ». De plus, « *il n'y a pas de société, et il pourrait difficilement y en avoir une, sans autorité et sans guidance* » (Fromm, 1942 & 1944)⁸.

Tout d'abord, comment un enfant est-il censé décider sur des bases objectives de la compétence de la personne en position d'autorité ? Les enfants sont certainement très astucieux et intuitifs pour évaluer l'affection et même l'honnêteté, mais cela passe par le rapport émotionnel (c'est justement là que les adultes, plus inhibés, s'égarent) ; un test objectif est au delà de leurs possibilités : pour eux, une autorité rationnelle est simplement une autorité. Mais ensuite, si l'autorité est lointaine, entourée de connaissances spéciales et techniques, dans un système qui dépasse l'expérience d'un seul homme, est-ce que même un adulte serait en capacité de décider de la validité de cette compétence ? Nous connaissons bien, ces derniers temps, des autorités qui, pour des raisons militaires objectives, ou parce qu'une critique publique imprudente pourrait entraîner des complications internationales, n'ont pas pu présenter leurs "idées". La personnalité libre leur accorde-t-elle encore sa confiance ? Pour combien de temps ? Mais devons-nous supposer que Fromm parle de sujets simples, à la portée de tous et qu'un regard franc et intrépide ne peut manquer de pénétrer ? Pas du tout ! « *Les nazis, dit-il, vont bientôt découvrir que le système industriel moderne est incompatible avec des formes de foi irrationnelles* » (Ibid.). Et c'est le système industriel moderne dans lequel une personnalité libre est censée mettre sa confiance dans une autorité compétente ! Un système qui, en lui-même et sous quelque autorité que ce soit, ne peut être toléré un instant que par des détraqués d'aussi longue date que nous. Le contenu de la structure de la personnalité libre ne devient-il pas familier ?

Il n'y a qu'un seul type de matière que le regard franc et sans crainte d'un enfant ou d'un homme sain d'esprit peut infailliblement pénétrer : ses désirs forts et ses actes quotidiens. A-t-il faim ? Est-il satisfait sexuellement ? Le travail de ses mains est-il immédiatement satisfaisant ? C'est l'action directe de ces instincts immédiats qui a le pouvoir d'opérer un changement révolutionnaire ; il n'est pas nécessaire de médiatiser ces choses par les questions formelles de savoir si l'autorité est

⁸ "Faith as a Character Trait" (1942). Et voir de même, "Individual and Social Origins" (1944) ; Ces deux papiers sont complémentaires.

rationnelle et si l'on est techniquement libre. La cohésion sociale existe avant la délégation de l'autorité. L'autorité est déléguée pro tempore⁹, que ce soit à un homme ou à un système d'institutions. La liberté ne consiste pas, contrairement à ce que dit Fromm, à accepter de participer sur un pied d'égalité à un vaste système social, même s'il était connaissable de bout en bout (ce qu'il n'est pas et ne sera pas), mais à participer à une révolution continue du fait des constantes nouvelles exigences et idées que la réalité suscite, qui émergent des profondeurs et transforment ainsi cette réalité, institutions comprises. Une société libre est une société qui est traversée pacifiquement par cette révolution.

« Tant que l'humanité n'a pas atteint un état d'organisation dans lequel l'intérêt de l'individu et celui de la société coïncident, les buts de la société doivent être atteints au plus ou moins grand détriment de la liberté et de la spontanéité de l'individu. Cet objectif est poursuivi au moyen du processus de formation et d'éducation des enfants. . . . Les forces progressistes de la société croient qu'un tel état est possible, que l'intérêt de la société et celui de l'individu n'ont pas besoin d'être antagonistes à jamais » (Fromm, 1944).

Mais le point important est plutôt de savoir ce qu'il faut faire de l'antagonisme : n'y a-t-il pas la possibilité que des masses de gens retrouvent une liberté et une spontanéité pleine de vitalité en résistant à l'exploitation ? Dans ce cas, n'est-ce pas précisément la désorganisation de la société, plutôt que son organisation croissante, qui s'impose de temps à autres ? Pourquoi les objectifs de la société devraient-ils être atteints ? Je ne pose pas la question en l'air, car la réponse qu'on y donne détermine, par exemple, les programmes des différentes écoles progressistes. Et n'est-ce pas une erreur de parler des hommes et de la Société, avec un grand « S » (je ne parle pas des sociétés naturelles des familles et des amis) en les mettant sur le même pied ? Car la liberté et la spontanéité des hommes sont naturelles, mais les institutions ont été fabriquées.

Quelle est, selon Fromm, la structure sociale qui rendrait possible une structure de caractère libre ? - D'abord, dit-il, nous devons avoir les Droits déjà réalisés : *« le droit fondamental d'avoir un gouvernement représentatif »* — la Constitution — et un nouveau droit affirmant que *« la société est responsable de tous ses membres; nul ne doit être poussé à se soumettre et à perdre sa dignité par peur du chômage et de la famine. »* (Fromm, 1941; p. 271 et suivantes)

Un psychologue qui met l'accent essentiellement sur la relation de l'homme à la société trouve que l'établissement d'un gouvernement représentatif - et non un gouvernement direct - est un acte politique fondamental !

Et un progressiste qui recherche la fin du système d'exploitation trouve que la société est responsable de ses membres et non qu'ils doivent apprendre à être responsables d'eux-mêmes !

- Deuxièmement :

« Le caractère irrationnel et non coordonné de la société doit être remplacé par une économie planifiée qui soit l'effet de l'effort concerté de la société en tant que telle. La société doit maîtriser (!) le problème social aussi rationnellement qu'elle a maîtrisé la nature. »

C'est le langage d'un anti-autoritaire!

« Aujourd'hui, la grande majorité des gens ont peu de chances de développer une véritable initiative dans le travail particulier qu'ils font. Ce n'est que dans une économie planifiée, dans laquelle la nation entière a maîtrisé rationnellement les forces économiques et sociales, que l'individu peut partager la responsabilité et utiliser l'intelligence créatrice dans son travail » (Fromm, 1941; p. 271 et suivantes).

C'est tout simplement faux. L'expérience des groupes anarchistes, partout où ils ont eu une chance, le réfute (Brenan, 1943). Ce qu'il imagine, c'est le stakhanovisme. S'il réfléchissait un tant soit peu

⁹ NDT. « Pro tempore »: locution latine signifiant « pour une durée limitée »

aux conditions réelles de l'industrie, il se rendrait compte que l'initiative et l'ingéniosité de l'ouvrier individuel exigent précisément le relâchement et la décentralisation de l'économie, qui, dans la plupart des cas, est déjà trop planifiée. « *À moins que la planification d'en haut, poursuit-il, ne soit jointe à une participation active d'en bas, une économie planifiée conduira à une nouvelle manipulation du peuple.* » (Fromm, 1941; p. 275) Pourquoi faut-il une telle jonction ? Pourquoi l'économie ne pourrait-elle pas être principalement et progressivement gérée par le bas, comme dans les propositions des anarcho-syndicalistes ? (Doit-on penser que Fromm est honnêtement ignorant de telles possibilités ?).

2(c) Le système de la sociolâtrie

La méthode de Fromm et Homey consiste à vider l'âme pour ensuite la remplir. On la remplit d'unanimité sociale et de foi rationnelle : « *Les buts de l'individu et de la société sont identiques.* » En décidant que, par principe, la structure du caractère a la forme de l'institution plutôt que d'être l'effet du conflit entre l'instinct, y compris l'instinct social, et l'organisation institutionnelle, il devient alors facile de concevoir une "société libre" qui n'opprime pas les "personnalités libres". Facile, tant que la discussion est purement formelle et juridique. Mais

- (1) que se passe-t-il si le contenu politique de la structure s'avère alors être les Quatre Libertés¹⁰ et la "vie industrielle moderne" ?
- (2) Et qu'est devenu entre-temps le dynamisme révolutionnaire du conflit instinctuel pour qu'il puisse encore provoquer un quelconque changement institutionnel ?

D'un côté, nous avons la personnalité libre : par définition, elle n'est pas névrosée, car elle n'a ni conflit ni rêve. Ses désirs, tels qu'ils sont, sont transparents, car ils ne sont constitués que de ce que l'approbation institutionnelle maintient au premier plan de la conscience ; un autre système institutionnel modifierait leur nombre et leur intensité ; il n'y a pas grand-chose en eux qui soit naturel, irréductible ou culturellement dangereux. Mais d'un autre côté, le lien social lui-même n'est rien d'autre que le reflet mutuel de ces intégrations auto-sécurisées. Qu'on se souvienne de la définition de l'amour. N'est-ce pas là l'image même du petit universitaire ? Où y a-t-il une place dans cette galerie des glaces pour la personnalité ou la fraternité ?

Qu'est-ce que la foi rationnelle ?

« *Pour survivre, l'homme a besoin de foi. Pour survivre dans le monde présent et celui à venir, chacun aura besoin d'une foi rationnelle. Ce n'est que dans un ordre social où les idéaux démocratiques sont de plus en plus pleinement réalisés que la nécessaire foi rationnelle peut se développer et prévaloir.* »

« *Au cours du développement de l'humanité, les objets de foi sont devenus de plus en plus rationnels et se sont rapprochés de plus en plus des questions pratiques de l'organisation sociale et politique.* »

« *Alors que la solidarité et l'obligation mutuelle reçoivent une attention considérable en temps de guerre, la tendance en temps de paix a été de développer un égoïsme irresponsable.* » (Fromm, 1942)

Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin, je pense, pour trouver ce que l'on entend par rationalité, solidarité et responsabilité (où avons-nous entendu ce mot ?) : c'est ce vers quoi tendent de plus en plus les régimes démocratiques dans leur ensemble, et l'atmosphère morale du temps de guerre que l'on peut ressentir en sortant sans imperméable en est un assez bon échantillon.

¹⁰ NDT Les « Quatre Libertés » sont celles que le président américain F.D. Roosevelt a présentées comme fondamentales dans son discours sur l'état de l'Union du 6 janvier 1941: la liberté d'expression, la liberté de religion, la liberté de vivre à l'abri du besoin et celle de vivre à l'abri de la peur.

Quel est le contenu de la foi rationnelle ? C'est l'extension de l'*attitude* de liberté. Et quel est l'acte de l'*attitude* de liberté ? C'est l'attitude de participation à la solidarité sociale. Et quel est le but de l'*attitude* de participation ? C'est l'attitude de respect mutuel pour l'intégrité de chacun. . . . A aucun moment, dans ce charabia, on ne trouve un quelconque contenu véritable!

En attendant le contenu est clair comme le jour : c'est la marche continue et toujours plus efficace, sans crise nerveuse, du système industriel moderne, en temps de guerre comme en temps de paix. C'est tenu pour une évidence !

Or, il y a près d'un siècle, au temps de Louis Napoléon, l'héritier de la révolution de 48 (oui ! tout comme le Surmoi est l'héritier du complexe d'Edipe) - un grand homme, Auguste Comte, avec beaucoup plus d'inventivité psychologique que vos Fromms et vos Horneys, a conçu son Système de Sociolâtrie, une foi rationnelle pour l'organisation spirituelle des hommes, afin que le système industriel moderne puisse continuer à fonctionner plus efficacement, en temps de guerre comme en temps de paix. Comparé à la Sociolâtrie, le système de Fromm n'est encore qu'une pâle imitation.

3

Reich: La révolution sociale par la libération instinctuelle

Quel plaisir de quitter de cette éthique philistine pour passer à une déviance freudienne de gauche ! Je fais référence au travail de Wilhelm Reich, exclu en 1933 de l'Association internationale de psychanalyse en raison de son insistance à transposer dans l'action sociale les implications évidentes de la théorie de l'instinct primaire (ainsi que les revendications économiques révolutionnaires qui lui sont liées). Cette insistance ne l'a pas non plus rendu sympathique aux marxistes, bien qu'il soit marxiste. Que l'on suive ou non Reich dans toutes ses déviances théoriques - et il me semble que, dépourvu du bel équilibre intuitif de Freud dans la science de l'humain, il passe à côté de la complexité de la discussion de ce dernier sur l'appareil psychique - néanmoins, dans ce qui se réfère à l'agitation sociale immédiate, il applique ce qui est si fondamental et indéniable chez Freud à des maux si criants dans la société, qu'on ne peut qu'être absolument d'accord avec lui. Considérant la proportion effroyable de névroses - quel que soit le critère utilisé et qui, selon son propre critère de la « *vraie puissance orgastique* » et du réflexe de l'orgasme, concerne la grande majorité de la population (Reich, 1942; p. 169) - Reich montre la futilité d'un traitement médical de quelques cas ; il soutient que les analystes qui ne prêtent pas leur autorité à une libération sexuelle générale et immédiate dans l'éducation, les mœurs et le mariage, ne sont pas de vrais médecins. Il démontre par des études de cas que les personnes rétablies dans leur santé sexuelle et leur vitalité animale ne tolèrent tout simplement pas les travaux mécaniques et routiniers auxquels elles étaient attelées mais se tournent (quel que soit le désagrément encouru) vers un travail spontané et qui leur procure immédiatement du sens.

« Si le travail dans lequel ils étaient engagés avait un intérêt réel et se prêtait à s'y absorber, ils s'épanouissaient. Mais si leur travail était mécanique, comme peut l'être celui d'un employé, d'un commerçant ou d'un commis, il devenait une charge presque insupportable. La difficulté qui se présentait alors était difficile à surmonter. Car notre monde n'est pas conçu pour prendre en compte l'intérêt de l'homme dans le travail. Les enseignants qui, bien que libéraux, n'avaient pas été particulièrement critiques à l'égard de l'éducation actuelle, commencèrent à ressentir la manière habituelle de traiter les enfants comme douloureuse et intolérable ».

« Les changements qui se produisaient chez mes patients étaient ambigus à la fois positivement et négativement. Leur nouvelle attitude semblait suivre des lois qui

n'avaient rien à voir avec les concepts et les exigences morales habituels, des lois qui étaient nouvelles pour moi. L'image qui se dégageait à la fin de chacun d'entre eux était celle d'un autre type de société. »

« L'individu à structure "morale" semble suivre les lois rigides du monde moral ; en fait, il ne s'adapte qu'extérieurement et se rebelle intérieurement. Il est ainsi exposé au plus haut degré à une anti-socialité inconsciente compulsive et impulsive. L'individu sain et qui s'auto-régule ne s'adapte pas à la part irrationnelle du monde et insiste sur ses droits naturels »(Reich, 1942; p 150-156).

Il conclut que la répression de la sexualité infantile et adolescente par la famille, l'école et l'église, et par des conditions telles qu'un logement inadéquat et l'abstinence économiquement forcée, est la cause directe de la soumission du peuple à la gouvernance politique actuelle, quelle qu'elle soit ; mais que les gens non réprimés se doteront d'une société suffisamment pacifique et ordonnée; cela provenant, plus généralement, de « *la participation des travailleurs industriels à la gestion de la production et de la distribution, par opposition à une représentation de leurs intérêts par des partis ou des syndicats, dans lesquels les travailleurs eux-mêmes restent passifs.* »(Reich, 1944).

Comment en arrive-t-il à tout cela ?

Il revient d'abord à l'observation originale de Freud sur l'économie libidinale : l'énergie de l'angoisse est l'énergie de la sexualité refoulée. Dans l'état de névrose actuelle (provoquée par exemple par une interruption habituelle du coït ou un renoncement soudain à la masturbation), c'est la cause intégrale de l'angoisse, et dans toute psychonévrose il y a un noyau de névrose actuelle. C'est la position que Freud déclara plus tard être, non pas fausse, mais « d'importance secondaire », lorsqu'il en vint à mettre l'accent sur la crainte de l'autorité punitive et l'organisation systématique du Moi contre les instincts (et Horney, comme nous l'avons vu, adopta cette seconde position en laissant de côté l'origine de la peur). Mais Reich argumente de la façon suivante : c'est le noyau de l'anxiété actuelle qui rend vive l'anticipation de la punition, car on ne peut avoir une image vive sans qu'elle ait une source d'énergie interne ; puis l'anticipation craintive conduit à une répétition de l'inhibition et cela redouble bien sûr l'anxiété existante, et ainsi de suite ; c'est de cette façon que la névrose actuelle conduit à la psychonévrose.

Pour transformer l'effroi d'une punition réellement vécue en un état habituel de crainte et de soumission, il ne faut au départ que très peu de privations, à *moins que le cercle ne soit brisé par une gratification positive*. Il ne suffit pas de faire disparaître les associations inconscientes ; si le patient n'a pas de satisfaction sexuelle positive, ne serait-ce que par la masturbation, le cycle de l'anxiété recommencera. Pour éviter la tension intérieure et l'angoisse, l'enfant tend alors ses muscles et retient sa respiration; il se construit littéralement une armure caractérielle contre sa sexualité : celle-ci devient, par autant d'épaisseur que l'on ajoute, le "caractère moral" décrit plus haut.

Par conséquent, par une analyse du caractère et de la névrose, nous voyons comment Reich est nécessairement conduit à considérer la grande majorité comme malade, et à soutenir qu'il faut opérer une révolution dans les mœurs et l'économie, peut-être surtout en ce qui concerne l'adolescence, car c'est alors que les instincts resurgissent à travers l'armure et offrent la possibilité d'une réelle gratification.

De même, dans la thérapie médicale elle-même, Reich ajoute au but freudien de découvrir et de revivre les conflits, l'absolue nécessité de réaliser activement la puissance et la gratification orgasmiques. Un instant de réflexion permet de réaliser l'importance et la profondeur de la modification du rôle du médecin que cela entraîne.

(En ne fondant un "autre type de société" que sur la seule libération des instincts, Reich est conduit à donner une image de la vie instinctuelle qui, me semble-t-il, est excessivement simple et rousseauiste. Mais à l'heure actuelle, cette image est parfaitement adéquate pour porter une sorte de "demande minimale" autour de laquelle de larges masses peuvent s'unir).

4

Trois philosophies politiques: Horney-Fromm, Reich, Freud.

Permettez-moi de résumer l'argument de cet essai : j'ai essayé de montrer comment, dans la situation actuelle de névrose de masse, trois théories différentes de la névrose impliquent directement trois philosophies politiques différentes :

HORNEY-FROMM : Le noyau de la névrose est la défaite de la personnalité dans le conflit avec l'autorité irrationnelle ; la thérapie consiste en la réduction d'une telle autorité ; et la société libre consiste en la gouvernance compétente des représentants des personnalités libres. Les instincts sont largement écartés. Nous avons vu qu'une telle société n'est désirable qu'au plan formel ; que, comme toute expression formelle, elle n'a de valeur qu'en tant que mesure négative, par exemple contre l'exploitation ; que le contenu qu'elle implique ressemble beaucoup à l'idéal du statu quo du système industriel ; et que s'est évanouie toute dynamique révolutionnaire susceptible d'entraîner un quelconque changement. Telle est la psychologie de la sociolâtrie à venir. (En termes freudiens : Moi érotisé).

REICH : Ici, le cœur de la névrose réside dans la privation de la satisfaction instinctuelle, et le but de la thérapie est d'accéder à cette satisfaction. Les personnes puissantes sur le plan orgastique ne tolèrent ni l'autorité ni les formes industrielles actuelles, mais créent instinctivement de nouvelles formes. Le rôle du Moi qui juge et décide est largement laissé de côté, et les instincts sont considérés comme simples et compatibles. A l'heure actuelle, une telle théorie est acceptable dans tous ses détails positifs (mais pas toujours dans ce qu'elle nie) ; elle possède un énorme dynamisme révolutionnaire. C'est la psychologie de la révolution. (Ça rationalisé)

FREUD : Le noyau de la névrose est la défense du Moi contre les instincts, et le but de la thérapie est de faire en sorte que le Moi fasse à nouveau partie du Ça. La société bonne (comme nous allons en parler immédiatement) offre le maximum d'épanouissement possible pour le Ça non rationnel, dont les instincts sont en partie sociaux, en partie antisociaux, en partie inventifs, en partie archaïques ; la culture est un art et une science du Moi en tant qu'interprète de la réalité.

Mais en fait Freud devrait dire, bien qu'il ne le fasse pas, qu'un tel art n'est possible qu'après qu'une libération approfondie ait libéré des alternatives naturelles parmi lesquelles choisir. C'est la psychologie de la post-révolution. (Moi comme partie du Ça)

Post-scriptum : La perspective politique de Freud

Je voudrais ajouter quelque chose à propos des écrits politiques de Freud.

Il y a une contradiction apparente étonnante, presque étrange, entre les objectifs thérapeutiques de Freud et sa théorie politique explicite. Sa thérapie consiste à libérer l'instinct et à clarifier tout éros transféré et transformé pour qu'il retrouve sa forme originelle. Sa politique met l'accent sur la nécessité de réprimer l'instinct (encore plus de répression qu'il n'en existe déjà !) et de sublimer l'éros dans les liens sociaux de l'amour fraternel. Mais tout d'abord, rappelons ceci : l'environnement de la thérapie consistait en une conversation tranquille entre un médecin qui était avisé et un patient qui devenait plus avisé ; on pouvait alors faire confiance à la raison pour faire appel à la nature. Et l'environnement de la politique ? « Malaise dans la culture » a été écrit en 1929, alors que les nazis rassemblaient leurs forces ; alors qu'il était clair que la révolution russe, vis à vis de laquelle Freud

avait nourri de grands espoirs (Reich, 1942, p.183; Freud, 1930, p. 87 et suivantes), était en train d'échouer de l'intérieur ; alors que la guerre s'annonçait, mais que l'on se battait encore pour une formule de paix. Freud, alors admirateur de Lénine, pouvait dire que le Capitalisme avait au moins l'avantage d'être un exutoire pas absolument fatal pour les pulsions hostiles ! Il avait 74 ans, et nous savons qu'il était malade et fatigué (l'ouvrage antérieur, *Psychologie des masses et analyse du moi* [1921], de tous les livres sur la psychologie des états autoritaires, contient à mon sens l'analyse la plus précieuse).

Freud était un piètre observateur de nos modèles culturels ; on a l'impression que son expérience des faits sociaux était de seconde main et comme tirée de la lecture de journaux. Par contre, ce qui est parfaitement clair, c'est le cœur de sa merveilleuse réflexion sur l'immense culture humaine qui ne change pas avec les dynasties, et qui doit être lue dans une perspective anthropologique et d'histoire des religions. Bien sûr, selon des critères sérieux, ce n'était pas du tout un érudit ; je n'essaie pas de dire que ses spéculations sont correctes, mais que son génie lui permettait de saisir les types de faits qui étaient pertinents et l'importance à leur attribuer ; de sorte que les érudits sérieux emploient les catégories de Freud. Or cette sorte de sagesse est inutile dans les affaires pratiques du monde tel qu'il va ; il y a actuellement des abus criants et il faut se tourner vers Reich. Mais ces réflexions seront précieuses quand nous aurons un jour la paix et la nature, tout comme elles sont précieuses aujourd'hui pour les artistes et les poètes, qui travaillent avec la paix intérieure et la nature. Les problèmes de la politique seront alors d'accroître la richesse et d'approfondir la couleur du bonheur (ce bonheur même dont Freud désespérait) ; les formules simplistes d'un Reich ne seront plus d'aucune utilité et il faudra se retourner vers Freud. Laissez-moi vous donner un exemple. Reich dit que nous devons faire confiance à notre amour quand il est libéré : cela fera une « autre sorte de société ». Bien ! C'est vrai ! Mais considérez, par exemple, le cas d'Oedipe et de l'inceste entre frères et sœurs. Pourrait-il y avoir une culture très élaborée si de grandes masses du peuple étaient incestueuses et cimentaient avec une tranquille satisfaction les liens qui les attachent déjà si près de chez eux ? Iraient-elles alors vraiment chercher au loin ? On ne peut pas s'abandonner à ce grand privilège des dieux et des pharaons mais le sublimer : « *La blessure la plus mutilante, dit Freud, jamais infligée à travers les âges à la vie érotique de l'homme* ».

« *La culture, dit Freud, obéit aux nécessités de l'économie psychique dans ses restrictions, car elle obtient la grande partie de l'énergie mentale dont elle a besoin en la soustrayant à la sexualité. La culture se comporte vis-à-vis de la sexualité comme un groupe de gens qui, dans une population, a pris le pouvoir et exploite les autres à son avantage. La crainte d'une révolte des opprimés devient alors le motif d'une oppression encore plus stricte* » (Freud, 1930, p. 74). Ce n'est pas de ce type de sagesse dont on a besoin aujourd'hui, mais ne serait-elle pas utile à un peuple devenu suffisamment rationnel et naturel, et qui voudrait vivre encore mieux ?

Il y a encore une autre raison, triste celle-ci, qui explique les défauts de la pensée et de l'action politique de Freud. Il était le père du mouvement psychanalytique - un père aimant mais quelque peu maladroit, comme on peut le deviner par la violence et l'hostilité avec lesquelles certains analystes ont rompu avec lui (comme Adler) ; par les éloges euphémiques de certains (comme Horney) au moment même où ils mettent tout sens dessus dessous ; et par la révérence touchante d'autres encore qui essaient de prouver qu'ils sont d'accord même quand ils ne le sont pas (comme Reich). Dès le début, la psychanalyse a fait l'objet d'attaques acerbes et de calomnies sur les personnes de la part de l'ensemble des institutions sociales qu'elle sapait.

Freud a protégé son enfant ; il était inévitable qu'il le surprotège, imaginant qu'il pourrait survivre en se faisant prudent plutôt qu'en témoignant de la vérité. Même à plus de quatre-vingts ans (1938), il craignait de publier son « Moïse » à Vienne de peur que l'Église catholique ne lui retire son "soutien" et n'écrase le mouvement ! (Freud, 1939, p. 85) Ceci de la part de l'auteur de *L'avenir d'une illusion* ! Ne dirait-on pas qu'il devenait fou ? Honte, non pas à Freud mais honte au monde d'avoir poussé son vieux maître à cette confusion !

BIBLIOGRAPHIE

- Alexander, F., (1945), "New Perspectives in Psychotherapy", *The New Republic*, Jan. 8, 1945
- Brenan, G., (1943), *The Spanish Labyrinth*,
- Freud, S., () "The Problem of Anxiety",
- Freud, S., (1926) *Inhibitions, Symptoms and Anxiety*,
- Freud, S., (1916), *Wit and Its Relation to the Unconscious*,
- Freud, S., (1921), *Psychologie des masses et analyse du moi*
- Freud, S., (1930) *Civilization and its Discontents*,
- Freud, S., (1933), *The Interpretation of Dreams*, 3rd English Edition
- Freud, S., (1939) *Moses and Monotheism*,
- Fromm, E., (1941), *Escape from Freedom*
- Fromm, E., (1942), "Faith as a Character Trait", in *Psychiatry*, N. 3. Aug 1942
- Fromm, E., (1944), "Individual and Social Origins of Neurosis, *Am.. Soc. Rev.*, August 1944
- Horney, K. (1937), *The Neurotic Personality of our Time*,
- Reich, W., (1942) *The Function of the Orgasm*".
- Reich, W (1944) "Living Productive Power", *Journal of Sex Economy*, Oct. 1944